

It's all true

CARMEN STEPHAN

Sous la pierre. Sous le chant des oiseaux. Sous la clameur des grues. Sous le lichen. Sous la lumière. Sous la rosée ourlant le lac et le roseau. La vérité m'apparaissait comme une toile finement tissée, tendue sous toute chose. Et les hommes ne la voyaient pas. Ils parlaient de ce qui est réel. Sauf que ce n'était pas le réel. La vérité, elle plongeait plus loin. Elle avait un fond.

Pourquoi est-ce précisément à travers l'histoire de Jacaré et Orson Welles que cette toile fine comme une gaze s'est révélée à moi? Je ne peux pas l'expliquer. Mais je peux la raconter. L'histoire de ce vieux pêcheur du Nordeste brésilien et du grand réalisateur venu d'Amérique du Nord. Ils s'étaient rencontrés en mars 1942 à Rio de Janeiro. Orson Welles avait appelé Jacaré son héros. Jacaré, pendant le bref laps de temps qu'ils partagèrent sur terre, avait appelé Orson Welles *bebê chorão*. Parce qu'il trouvait que le réalisateur plissait toujours la figure comme un nourrisson sur le point de pleurer.

Quelques mois auparavant, Jacaré avait quitté Fortaleza avec trois autres pêcheurs, par la mer. Ils avaient navigué jusqu'à Rio pour réclamer l'aide du président brésilien. Quatre hommes sur un radeau. Pieds nus, sans boussole, les étoiles pour seul guide. 2381 kilomètres, soixante-et-un jours sur l'eau. Loin d'eux, en Amérique, Orson Welles lit dans le journal un article sur leur odyssee: il en reste bouche bée et décide de filmer leur histoire: *It's all true*, le titre est déjà trouvé. L'une des premières scènes montrera l'arrivée glorieuse des quatre pêcheurs sur la côte de Rio. «Refaites-le exactement comme c'était», lancera Orson Welles derrière sa caméra, à Jacaré, le meneur. *Refaites-le exactement comme c'était*. Alors les quatre pêcheurs manœuvrent à nouveau leur radeau et sa voile vers la plage, luttant contre une mer démontée: le rivage est presque atteint lorsqu'une haute vague s'abat, emportant Jacaré. Il disparaît dans la mer – et reste à ce jour introuvable.

Orson Welles a tourné *It's all true*. Sans Jacaré. Avec Jacaré. Pour Jacaré.

Un demi-siècle, on a cru le film perdu. Tous ceux qui cherchaient désespérément une vérité. Les enfants qui disaient, Jacaré, peut-être qu'ils l'ont emmené en Amérique. Les pêcheurs qui disaient, peut-être qu'ils l'ont éliminé. Que donne à voir la pellicule? Tout ce monde qui parlait. Sans distinguer la toile que Jacaré et Orson Welles avaient dévoilée. Sous la clameur des grues. Sous le lichen. Sous la lumière. Vous allez voir.

*

Il était une fois deux plantes. La première était une liane d'un brun sombre qui croissait en puissantes torsades. La deuxième, un doux arbuste à feuilles vertes. Les plantes poussaient à deux endroits différents dans la forêt. Mais elles étaient liées. Elles le savaient. Ce que les hommes découvraient, les plantes le savaient déjà. Ses parents s'étaient rencontrés en buvant une décoction où se mélangeaient la liane et les feuilles. La sagesse était tout entière contenue dans les feuilles. La liane, elle, renfermait la force d'ouvrir cette porte. Celui qui buvait la décoction ne pouvait plus rien se dissimuler, plus rien grossir, plus rien diminuer. Il voyait les choses telles qu'elles étaient. Un jour, les parents entrèrent dans la forêt où poussaient les deux plantes. La mère cueillit les feuilles, le père trancha les lianes. Ils rapportèrent chez eux la décoction qu'ils en avaient tirée. La burent pendant sa naissance. Ainsi il vint au monde, dans la force des deux plantes.

*

Jacaré grandit à Praia de Caponga. Quelques traits pour vous l'esquisser. Les troncs d'arbre, les jangadas, les palmiers, la mer. Vous entendez un sourd tambourinement, comme dans le film d'Orson Welles, ce sont les hommes qui construisent les jangadas. Devant les cabanes aux toits de roseaux, vous voyez les femmes en train de coudre. Le film devient muet. Vous voyez les hommes qui s'arc-boutent dans le sol en poussant le lourd radeau vers la mer:

ils bondissent sur les rondins, se redressent. Tout est dans ce redressement. Les enfants qui s'immobilisent sur la plage. Qui s'allongent à plat ventre dans l'eau.

Suivre le point des yeux à mesure qu'il rétrécit. Leur père: un radeau surmonté d'une voile qui finit par disparaître. Parfois, le petit Jacaré devait les accompagner en mer. Il arrivait que la tempête fasse rage, alors il vomissait, et son père l'attachait au mât avec une corde. Sans quoi il serait tombé dans les flots.

Jacaré était né Manoel Olímpio Meira, mais ses parents l'avaient nommé Jacaré parce que, bambin déjà, il avait le visage aussi ridé qu'un crocodile. Il riait beaucoup. Jacaré avait un rapport direct au monde. Il voyait les choses dans leur pleine clarté. Parfois, il restait assis dans l'eau étale. À regarder la mer venir vers lui. La mer, sa rumeur plus haute, sa force plus grande, il ignorait d'où elle venait; elle était la vie, elle était le secret. Les vagues frappaient durement son genou, l'encerclaient, se retiraient avant d'affluer de plus belle. Il pouvait rester assis là des heures entières, à goûter le sel dans l'air, à écouter l'eau crépiter, suivant des yeux les cercles qu'elle donnait et reprenait. Et jamais il ne saurait d'où les cercles venaient, ni pourquoi. Qui en était l'auteur. Il ne le saurait jamais. Et ce jamais devait bien être à lui seul la preuve de leur infini. L'infini existait. Le ciel, la mer, le vent, tout le poussait sans cesse vers les lointains tandis qu'il restait assis là sur son carré de sable. Dieu était le mot le plus infime pour tout ce qu'il ignorait. La loi derrière la loi. Le secret derrière le secret. C'était la chose la plus simple, la plus logique à ses yeux. Puisque ça commençait par la vie. On naît. On reçoit la vie. Si l'on reçoit quelque chose, il faut bien qu'il y ait quelqu'un pour nous le donner. Notre apparition dans le monde, il faut bien qu'il y ait quelqu'un pour nous... l'accorder. N'y avait-il personne? Personne, c'était aussi quelqu'un. Et comme Jacaré sentait toutes ces choses puissamment, démesurément, mais qu'en même temps son estomac grognait et qu'il savait qu'on ne lui donnerait le soir venu que deux malheureuses fourchettes de poisson, une larme lui coulait parfois sur la joue. Mais il l'essuyait du revers de la main. Comme le lui avait rabâché sa mère. On ne pleure pas. Jamais. Alors il essuyait sa larme dès qu'il la sentait, brûlante sur sa joue. Même quand il était seul. Un revers de main. Et puis il songeait à quel point ils étaient prisonniers, de ce revers, de cette dissimulation, de ce qu'ils se dissimulaient à eux-mêmes. À quel point ils réduisaient leur monde, alors même que la nature, à chaque instant, les assurait de son immensité.

[...]

Pourquoi l'homme a-t-il deux mains. Pour que l'une puisse tenir l'autre. Avant que sa main ne se mette à coudre, à prendre, à caresser, à frapper, à tuer, une main tient l'autre main. C'est la première chose que le nourrisson saisit avec sa main: son autre main. Elle est là pour ça. Qu'il ne l'oublie pas. Sa main peut saisir son autre main et tirer l'homme, le soulever jusqu'à ce qu'il se tienne à nouveau debout. Quand plus rien ne va. Quand aucune aide n'arrive plus de nulle part. Il y a encore l'autre main. La plus élémentaire des vérités. Le plus brillant des secrets. La plus cruciale des clés. Les hommes qui s'assassinaient l'avaient oublié dans leur souffrance. Que leur main pouvait saisir l'autre main. À la place, ils prenaient leur main pour tuer autrui. Désireux d'éteindre leur esprit, aveuglés par leur ignorance. Qui est celui qui de sa propre main porte la lame à sa gorge, porte l'arme à sa tête en disant: tu ne mérites plus de vivre? Qui est-il? Qui est celui qui oublie son autre main? Celui qui l'abandonne?

Avec Josefina, il parlait souvent de ce qu'il y avait à faire, de la raison d'être de ses mains. Comment supporter que quelqu'un vole le dernier poisson de son voisin, et le gémissement des enfants, la nuit, quand la faim les empêchait de dormir, comment supporter ça? Jacaré se torturait l'esprit pour trouver une solution. Il écoutait Josefina. Parce qu'elle voyait des choses qui lui échappaient peut-être et qu'elle était la seule à sentir, parce qu'elle l'aimait et que, pour cette raison, elle lui en parlait en toute franchise. C'est comme ça qu'il considérait la relation entre un homme et une femme: des éclaireurs, l'un pour l'autre.

Fallait-il rester les bras croisés? Délaisser leur travail? Faire grève? Ou rentrer la tête dans les épaules et continuer à pêcher en silence? Se plaindre, se lamenter? Jacaré cherchait une issue plus élevée. Et vint le soir qui lui apporta une réponse si éloignée de toute possibilité, si absurde et périlleuse, si inenvisageable qu'il décida de s'en saisir.

Extrait de Carmen Stephan, *«It's all true»* (Ed. S. Fischer, 2017), choisi et traduit de l'allemand par Camille Luscher & Alexandre Pateau.

biblio

It's all true

S. Fischer Verlag, 2017.

Mal Aria

S. Fischer Verlag, 2012.
Prix littéraire de la Fondation Jürgen Ponto, Prix du premier roman de la Maison Buddenbrook, Prix de l'Académie allemande de Rome,

Brasilia Stories. Leben in einer anderen Stadt

Nouvelles, Blumenbar, 2005.



PHOTO ANITA AFFENTRANGER

bio

L'AUTEURE Née en 1974 en Bavière, Carmen Stephan vit aujourd'hui à Genève, après de nombreuses années à Rio de Janeiro. C'est dans cette ville qu'elle découvre par hasard l'histoire d'Orson Welles et du pêcheur Jacaré. En 1941, quatre pêcheurs s'embarquent sur un radeau de fortune pour rejoindre Rio où ils entendent demander audience au président. Ils sont accueillis en héros et obtiennent justice. Orson Welles, qui vient de réaliser *Citizen Kane*, décide de raconter leur odyssee. Mais pendant le tournage, Jacaré tombe du bateau et disparaît dans la mer. Inspirée par cette histoire où le réel se mêle à la légende tragique, Carmen Stephan entame dans *It's all true* une enquête subjective, se laissant porter par l'intuition que ce récit lui permettra de toucher aux questions fondamentales de l'authenticité et de la vérité. Elle se plonge dans les journaux, rencontre des témoins de l'époque et compose un roman puissamment poétique ou l'histoire individuelle rencontre l'Histoire universelle.

LES TRADUCTEURS Camille Luscher et Alexandre Pateau se passionnent depuis de nombreuses années pour la traduction et la médiation littéraires. Passeurs d'écrivain.e.s germanophones du domaine aussi bien classique que contemporain, l'une depuis Genève, l'autre depuis Berlin, ils aiment à se (re)lire mutuellement et à travailler ensemble quand le texte s'y prête. Ils évoquent leur traduction de l'extrait de Carmen Stephan sur www.lecourrier.ch/auteursCH

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inedits

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de l'Association [ch]litterature.ch et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.